

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 29 décembre 1888

GUET-APENS

DEUXIÈME PARTIE

RÉPROUVEE

(Suite)

SUR lui, rien pour faire sauter la serrure, ni outils, ni armes, ni couteau. L'autre porte était fragile. Un coup d'épaulé l'eût mise en pièces; mais à quoi cela lui eût-il servi? Il serait tombé au milieu des soldats. Et la fenêtre? Fortement grillée, elle, puis, devant les vitres, il apercevait les soldats se promenant, le fusil sur l'épaule, d'un pas lourd et cadencé, sans échanger une parole. Ils se croisaient devant la fenêtre, toutes les demi minutes environ.

— Je voudrais bien savoir si les barreaux sont solides!

Et Gauthier ouvrit la fenêtre avec précaution. Et d'intervalle, pendant que les Allemands, réguliers et méthodiques, s'éloignaient, il tâta les barreaux. Solides, hélas, eux aussi. Impossible de les ébranler! En refermant la fenêtre, il fit du bruit sans doute, car aussitôt un des factionnaires vint se planter devant, le fusil en joue dans sa direction.

— Pas malin, ce que tu fais là, mon garçon, cria Gauthier.

Puis, découragé, il se recoucha. Il était trop surexcité pour que le sommeil pût venir. Il rêvait.

— Eh bien, non, je voudrais ne pas mourir. Je voudrais vivre pour me venger de Lucienne, pour me venger de ce Montmayer! Mourir après, à la bonne heure. Enfin! il faut en prendre son parti.

Et il resta immobile, les yeux fermés, mais sans dormir. Quand, par hasard, il ouvrait les yeux, il apercevait à peu près un mètre carré du ciel. L'aube grise naissait.

— Ah! ah! ça ne tardera pas, se dit-il, généralement on profite du matin pour accomplir ces petites cérémonies.

Mais le soleil, un soleil blafard, se leva, le jour grandit, et le piquet d'exécution ne venait pas le chercher.

— Ma foi, si les factionnaires ne continuaient pas de se promener devant ma fenêtre, je dirais qu'on m'a oublié.

Vers dix heures, on lui apporta du pain et de la viande.

— Eh bien, camarade, fit-il au Prussien, on n'est donc plus sérieux, chez les têtes carrées?

Le soldat l'écouta gravement et répondit en allemand:

— Je ne comprends pas!

Gauthier dévora. On avait oublié de lui donner de l'eau. Il cogna contre les vitres. Un factionnaire le mit en joue. Il ne s'en préoccupa point, este de la main à la bouche, le coude en l'air, il indiqua qu'il mourait de soif. Une

heure après, Frantz Schuller relevait les sentinelles; cinq minutes après Gauthier avait près de lui une bouteille d'eau. N'ayant rien de mieux à faire, Gauthier se recoucha, attendant la mort avec une philosophique insouciance. Parfois, sur son visage tout à l'heure impassible, si ses sourcils se fronçaient de haine, c'est que la pensée de Lucienne et de Montmayer avait encore traversé son esprit.

— Si près de moi! Si près de moi! se disait-il.

A la fin, il s'endormit. Le sergent Schuller avait eu fort à faire en ces derniers jours. La dernière nuit, l'alerte des francs tireurs l'avait tenu en éveil. Et l'on s'attendait à une inspection pour l'après-midi. L'inspection eut lieu. En même temps Schuller recevait l'ordre de fusiller Gauthier le lendemain, au point du jour. Gauthier avait donc une dernière nuit de répit. Schuller avait repris ses fameux mémoires sur le carnet dont nous avons déjà donné des extraits, et il y avait ajouté quelques feuilles nouvelles que nous sommes obligés de citer, car

nant ayant menacé le Français de le faire fusiller, la jeune fille a tout dit. Le franc tireur sera passé demain par les armes. C'est moi qui vais le fusiller. J'aimerais mieux autre chose. C'est un très beau gargon, tout jeune, qui doit faire un crâne soldat. Moi, je l'aurais vu s'en aller avec plaisir. Nous en avons tant tué et tant fait prisonniers de ces maudits Français, qu'un de plus ou de moins, ça n'importe plus. Je t'assure que c'est dommage de le fusiller. Si tu savais comme il a l'air robuste et bien vivant. Et dire que c'est moi qui en ai la garde, le sergent Frantz Schuller! et que sa vie, en somme, dépend de moi, puisqu'elle dépend de ma vigilance. Ça m'est égal de tirer sur les Français qui tirent sur moi. Ça me fait même plaisir. On se défend et on se tue. Mais ce n'est pas la même chose. Allons, n'y pensons plus! J'ai beau faire. Il a peut-être une mère qui pense à lui, comme je pense à ma petite Anna, et à Fritz et à Wilhelm, une fiancée, à laquelle il pense tout le temps et à laquelle il écrit comme j'écris et je pense à ma

bonne femme Catherine. Et c'est moi qui serai cause qu'il ne les reverra pas! Oui, j'en suis cause, au fond, non parce que je commanderai le peloton d'exécution, mais parce que c'est moi qui ai dit au lieutenant, pendant la nuit d'hier: "Mon lieutenant, je suis sûr qu'il y a un franc-tireur caché dans la maison". On ne réfléchit pas dans la fièvre des coups de fusil. La poudre et la colère vous grisent. Si c'était maintenant, tiens, ma bonne femme, je ne dirais rien, je te le promets! Et voilà pourquoi ça me fera tant de peine de tuer ce beau grand garçon! autrement! Après tout, ce n'est qu'un Français de moins. Ce sont eux qui ont voulu la guerre. Tant pis pour lui. Ces Français ne rêvent que batailles. Pourtant, il doit y avoir de braves gens parmi eux comme parmi nous, et si j'étais officier, je tâcherais d'avoir la grâce de celui-là, mais je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas. Vois-tu, ma bonne femme, je ne suis qu'une bête de te raconter cela. Que veux-tu? C'est une tentation! Si je le sauve, j'en tuerai deux de plus à la prochaine rencontre. Notre roi Guillaume y retrouvera son compte."

Toutefois, ce qui devait se passer dans cet après-midi allait modifier un peu ses dispositions. Dans l'après-midi, l'avant-poste de Garches était sous les armes et l'état-major du prince royal de Prusse passait devant le front des troupes qui poussaient des vivats prolongés.

Les soldats fêtaient le triomphe de Metz.

"Bazeille ne leur a donc pas servi de leçon? Faut-il que Paris, en cendres, soit la punition d'un fanatisme désormais impuissant?" — Et plus tard: "Dans huit jours, M.M. les Parisiens feront connaissance avec nos obus. Je gage qu'à la première bombe éclatant en place de Grève, ou bien en plein jardin Mabille, ou bien encore dans un café-concert quelconque, le gouvernement de l'Hôtel-de-Ville se hâtera d'abdiquer, car il faut bien se convaincre que tous ces beaux projets de défense nationale, dont on nous entretient en ce moment, ne dureront que ce que dure un feu de paille." — Et cet autre: "Le glaive allemand est suspendu sur Paris et Paris s'écrie, comme jadis la Dubarry sur l'échafaud: Encore un moment, monsieur le bourreau."

Voici comment il acheva, sur ce fameux car-



Henri et Pascal ne font même pas de résistance; ils n'ont que leurs poings pour se défendre. — Page 44, col. 2.

elles sont étroitement liées à notre récit. Ces mémoires nous ont semblé peindre une physiologie de soldat se battant pour obéir, convaincu de la grandeur de son pays, mais non pas de la bonté de sa cause.

C'était surtout l'officier allemand qui, en 1870, enviait et détestait la France et les Français. Il les déteste encore, à présent, mais sa haine est renforcée de celle du paysan. Le sergent Schuller n'était pas une exception en 1870. Ses pareils n'existent plus, aujourd'hui.

"Après cette alerte, racontait le sergent, qui venait de faire à sa bonne femme Catherine le récit de l'échauffourée de la veille, après cette alerte, nous avons fait un prisonnier qui s'était caché dans un puits en démolition. Le Français qui nous loge ne voulait pas trahir sa cachette, la Française maigre non plus. A la fin, le lieute-